



ÉDITORIAL
Par Michel Guilloux

Bourrasque

Le temps qu'il faisait hier, place du Trocadéro à Paris, vaut-il pour celui du pays ? Côté droite, en tout cas, ce dimanche aura réduit aux soutiens originels le vernis rudement acquis par la primaire. Le choix même du lieu renvoie, l'affluence en moins, à ce 1^{er} mai 2012 que choisit Nicolas Sarkozy pour basculer dans une violente fuite en avant antisociale et antidémocratique. C'est bien à ce brouet idéologique nourri d'esprit de revanche à la Tea Party américaine qu'a choisi de s'abreuver le Thatcher de la Sarthe. C'est dire l'originalité de la chose. Cela n'est ni grand, ni beau, encore moins gaullien, mais bel et bien dangereux. **Cette droite loden et carré Hermès qui le soutient encore ne veut pas laisser passer son tour** d'une restauration nationale. Elle se retrouve si bien dans cette partie réac de la Vendée dont les têtes, passée et actuelle,

répartissent équitablement leurs soutiens entre candidats LR et FN. Leur programme est égalitaire : ils détestent autant les droits des femmes que ceux des « étrangers », fussent-ils sur le territoire depuis trois ou quatre générations maintenant. Bref, ils cultivent de génération en génération les valeurs rancées d'une France qui n'a digéré ni la guerre d'Algérie, ni le Front populaire. Il semble, ces jours-ci, que même à droite cela finisse par mal passer.

La déliquescence d'un débat politique ramené au niveau du choix entre terre brûlée ou vote par défaut n'est pas supportable à cinquante jours du premier tour d'une élection présidentielle, quoi qu'on pense de la V^e République, et surtout si l'on estime qu'elle a fait son temps. Dire et redire les dangers de ces aventures, programmes et candidats est vital. Il en va de la vie concrète de dizaines de millions d'hommes, de femmes, jeunes et vieux. Va-t-on ou non subir la loi d'airain des marchés financiers, qui veulent désormais que la France taille dans le vif de ses dépenses de protection sociale et de services publics locaux et nationaux ? Une autre politique est-elle possible sans revivifier la démocratie et réinventer la République ? Rallumons la flamme du seul et vrai débat qui vaille. ●

DÉLIT DE SOLIDARITÉ

Le petit garçon juif repart au combat

Enfant caché pendant la Seconde Guerre mondiale, Georges Gumpel, 80 ans, s'insurge contre la criminalisation des militants qui ont le courage aujourd'hui d'aider les exilés.



« Les gens qui nous ont cachés et ceux qui aujourd'hui portent secours à ces exilés sont la conscience de la société civile ». Rolland Quadrini / KR Images Presse

Exilé dans son propre pays, enfant juif caché, séparé des siens, orphelin d'un père prisonnier politique et mort dans un camp nazi, Georges Gumpel a la mémoire à vif. Et le cœur qui résonne avec le drame des réfugiés. À 80 ans, l'homme voit sa propre histoire ressurgir. Lui sait ce qu'il doit aux courageux qui l'ont protégé au péril de leur vie. Et il ne peut supporter, aujourd'hui, de voir poursuivis en justice ces citoyens solidaires des vallées franco-italiennes ou de Calais, seulement coupables d'apporter leur aide aux exilés d'Afrique et du Proche-Orient. Membre du bureau national de l'Union juive française pour la paix (UJFP), Georges a lancé un « Manifeste des enfants cachés », rendu public le 21 février. « Sans la solidarité de délinquants, nous ne serions pas là », proclame le texte, qui, au début du week-end, regroupait déjà une quarantaine de signataires.

Né en 1937 dans une famille juive française non pratiquante, Georges vit ses premières années à Paris. Il a quatre ans à peine lorsque les députés français accordent les pleins pouvoirs au maréchal Pétain et que se forme le gouvernement de Vichy. Au printemps 1942, avec ses parents et ses deux jeunes sœurs, il monte dans un train. Son père est convenu avec le conducteur qu'il stoppe les machines juste après la ligne de démarcation pour les faire descendre. « Aujourd'hui, un passeur solidaire se ferait saisir sa voiture », compare Georges en pensant à ce cheminot.

Toute sa vie, il milite contre la colonisation

Les Gumpel deviennent alors réfugiés à Lyon. Très vite, en 1943, la zone libre est occupée par les nazis. En septembre 1943, les parents de Georges décident de le confier à une institution chrétienne de la ville. La situation devenant de plus en plus dangereuse, il est pris en charge par une famille de métayers à Montfaucon, en Haute-Loire. Il y restera caché jusqu'à la fin de la guerre par ces « délinquants solidaires », que l'histoire reconnaît aujourd'hui comme « justes » ayant mis leur vie en danger pour sauver des enfants juifs. Les sœurs de Georges, nées en 1938 et 1939, sont, pour leur part, cachées dans l'Allier.

Après la Libération, leur mère devra attendre que les ponts détruits qui enclavent la ville de Lyon soient à nouveau franchissables pour retrouver ses enfants. La famille décide de rester cachée à Montfaucon. Si la guerre est finie, la peur, elle, n'est pas complètement dissipée. Leur père, de plus, n'est pas avec eux. Militant socialiste,

membre des réseaux anglais proches du Bureau central de renseignements et d'action, basé en Angleterre, il s'est fait arrêter en juillet 1944 lors d'une distribution de tracts dans le quartier Perrache de Lyon. Enfermé à Montluc, il fait partie, le 11 août 1944, du dernier convoi vers Auschwitz, diligenté par un certain Klaus Barbie, alors chef de la Gestapo dans la région. Il meurt, six mois plus tard, dans le camp de Mauthausen, quelques jours avant l'arrivée des alliés, et rejoint les 320 000 personnes

qui ont péri dans ce lieu dédié au travail forcé. La famille apprend la funeste nouvelle en septembre 1945 et regagne Paris l'année suivante. Sans ressources, la mère de Georges décide alors de le placer dans un orphelinat à Montmorency.

« Il n'est pas question qu'on s'apitoie sur mon sort, prévient-il. Cette enfance me donne simplement la légitimité de parler aujourd'hui. » Et il ne s'en prive pas. Toute sa vie, Georges s'engage. Qu'il s'agisse de la présence de la France en Algérie ou de la politique d'Israël

en Palestine, il milite contre la colonisation. À la fin des années 1990, il se porte partie civile au procès du « boucher de Lyon ». Et c'est tout naturellement que ses convictions le mènent à publier une tribune solidaire, en janvier dernier, lors du procès de Pierre-Alain Mannoni, à Nice, jugé pour avoir transporté des exilées africaines entre l'Italie et la France. « Les gens qui nous ont cachés et ceux qui aujourd'hui portent secours à ces exilés sont la conscience de la société civile, sa rigueur, assène l'octogénaire. De tout temps, des citoyens ont su réveiller cette conscience. Les communistes le savent bien. La criminalisation de cette conscience, c'est l'œuvre de Vichy. De De Gaulle aussi pendant la guerre d'Algérie. Et aujourd'hui, c'est ce que tente de faire le gouvernement. »

Place de la République, à Paris, le 9 février dernier, Georges est venu porter la voix des enfants cachés de la Seconde Guerre mondiale, contre le délit de solidarité. « Avec mon engagement à l'UJFP, je suis devenu un "juif politique" à temps complet, explique-t-il. C'est

« De tout temps, des citoyens ont su réveiller cette conscience. Les communistes le savent bien. La criminalisation de cette conscience, c'est l'œuvre de Vichy. »

tragique. Parce que, à la base, mon combat n'est pas celui d'un juif. On me demande parfois même où je suis né. Comme si mes convictions ne pouvaient pas être celles d'un citoyen français. Mais, face au Crif (Conseil représentatif des institutions juives de France - NDLR) ou au gouvernement israélien, je m'oblige à porter cette étiquette. C'est l'Histoire qui me l'a assignée. » Finalement, plus que son identité juive, c'est son cœur d'enfant qui s'indigne aujourd'hui. Il ne peut s'empêcher de voir la foule des minots, accompagnés ou non, parmi les milliers d'exilés fuyant la guerre et la pauvreté. Il en veut aux gouvernements actuels qui violent de façon concomitante la Convention internationale des droits de l'enfant et celle relative aux réfugiés. Il se place définitivement aux côtés de ceux qui, bravant la loi, ont décidé de ne pas laisser faire. « Noirs ou juifs, le combat est le même, insiste Georges. Les solidaires d'aujourd'hui font écho à ceux de mon enfance. » ●

ÉMILIE URBACH